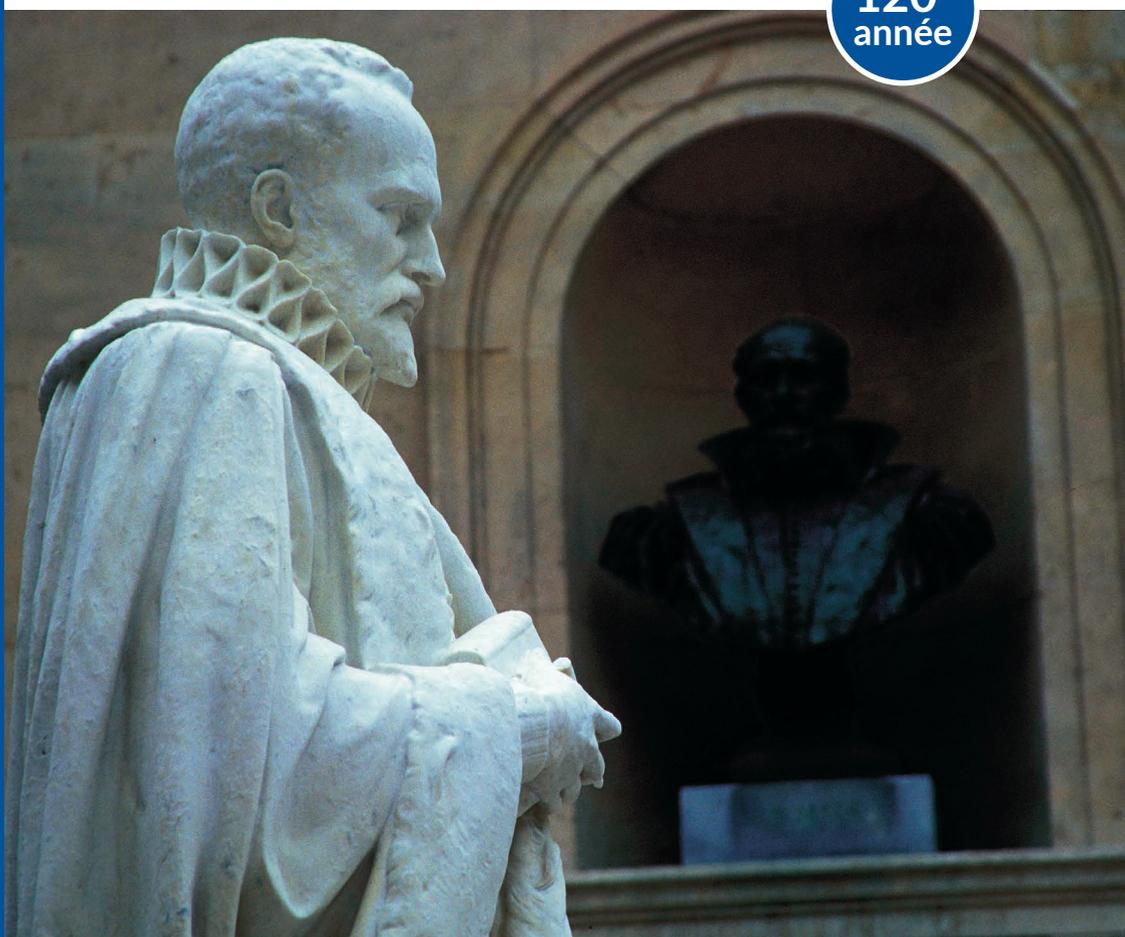


ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2019 - 2020

Résumé des cours et travaux

120^e
année



COLLÈGE
DE FRANCE
—1530—

PHILOSOPHIE DU LANGAGE ET DE L'ESPRIT

François RECANATI

Professeur au Collège de France

Mots-clés : référence, dossier mental, termes vides, Frege, Russell, Brentano

La série de cours « Dossiers mentaux » est disponible, en audio et vidéo, sur le site du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/dossiers-mentaux>), ainsi que la leçon inaugurale « Philosophie du langage et de l'esprit » (<https://www.college-de-france.fr/agenda/lecon-inaugurale/philosophie-du-langage-et-de-esprit/philosophie-du-langage-et-de-esprit>), prononcée le 12 décembre 2019. Celle-ci a fait l'objet d'une publication : François Recanati, *Langage, discours, pensée*, Paris, Collège de France/Fayard, coll. « Leçons inaugurales », n° 292 ; édition numérique : Paris, Collège de France, 2020, <https://books.openedition.org/cdf/10057>.

ENSEIGNEMENT

COURS – DOSSIERS MENTAUX

Introduction

Ce cours visait à offrir une introduction générale à la théorie des « dossiers mentaux » – ébauchée par divers auteurs (Strawson et Perry notamment), et développée par moi-même dans deux ouvrages récents – tout en la resituant dans le cadre des débats qui ont opposé, en philosophie du langage, deux conceptions du contenu : celle de Russell et celle de Frege. La fermeture du Collège de France entraînée par la crise sanitaire du printemps 2020 a empêché la tenue des trois dernières séances. On consacrera donc, en 2020-2021, une deuxième année de cours à cette thématique, ce qui permettra non seulement de restituer le contenu des séances annulées l'année précédente mais aussi de développer certains points qui n'auraient pu être abordés faute de temps.

Cours 1 – Référence et objet intentionnel

Ce qu'on appelle la *théorie de la référence* a évolué tout au long du XX^e siècle et a constitué la colonne vertébrale de la philosophie analytique, depuis les apports fondateurs de Frege et Russell au tournant du siècle jusqu'à la « nouvelle théorie de la référence » promue dans les années 1970. Mais la théorie de la référence, si elle est au cœur de la philosophie analytique, n'intéresse pas qu'elle. Dans la tradition qu'on peut appeler primo-phénoménologique, celle de Brentano et de ses élèves, la théorie de la référence est également au cœur des réflexions sur le thème central de cette tradition philosophique : la relation entre la pensée et ses objets. Après avoir donné quelques indications sur les relations entre ces deux traditions, on pointe une différence entre elles concernant la notion de référence.

Dans la tradition analytique, la référence est l'*objet réel* auquel renvoie une représentation, alors que, dans la tradition brentanienne, la référence est l'*objet intentionnel* qui est projeté par la représentation elle-même mais n'existe pas nécessairement en dehors d'elle. La notion d'objet intentionnel est, en un sens, la plus fondamentale, car c'est celle que la théorie de la référence vise ultimement à élucider. L'intérêt de l'*autre* conception de la référence, la conception qu'on peut appeler « réaliste », c'est qu'elle fait de la relation référentielle une véritable relation entre deux entités qui existent toutes deux dans la réalité, à savoir la représentation d'un côté et l'objet réel de l'autre. Une stratégie raisonnable – celle qui est adoptée dans ce cours – consiste à *partir* de cette notion non mystérieuse et d'essayer d'approcher ou de reconstruire l'autre notion, celle qu'il s'agit d'expliquer, à partir d'elle. Il ne s'agit donc plus simplement d'opposer, comme semble le faire Brentano, deux domaines, le monde naturel où il y a les vraies relations, causales et spatio-temporelles, celles qui impliquent l'existence des *relata*, et le monde mental avec ses quasi-relations entre des représentations mentales et des objets qui éventuellement n'existent que *dans* la représentation. Au lieu d'opposer ces deux domaines et de s'en tenir là, on considère le monde naturel, avec ses vraies relations, comme plus fondamental que l'autre dans l'ordre de l'explication, et on tente d'analyser la quasi-relation constitutive de l'intentionnalité du mental à partir de véritables relations entre des entités réelles.

Un exemple d'une telle stratégie « naturaliste », brièvement présenté à la fin du cours, est fourni par le livre du philosophe américain Fred Dretske : *Explaining Behavior*. Celui-ci définit la notion de *représentation* (possiblement fausse ou sans objet réel, bien que toujours dotée d'un objet intentionnel) à partir de la notion plus fondamentale d'*indication* qui, elle, implique l'existence simultanée du signe et de son objet réel (par exemple, la fumée et le feu).

Cours 2 – La théorie « Fido »-Fido et les représentations sans objet (1)

La position dite « théorie "Fido"-Fido », défendue par Bertrand Russell, identifie le sens (le contenu) d'une expression et l'entité qu'elle représente (sa référence, entendue au sens réaliste et non au sens d'objet intentionnel). Le contenu du nom propre « Fido » est son porteur, à savoir mon chien Fido. De même, le contenu d'un prédicat est un « universel » (propriété ou relation), et le contenu d'un énoncé un état de choses. Bien que l'appellation « théorie "Fido"-Fido » ait été introduite pour la tourner en dérision, il s'agit d'une théorie importante, car c'est par rapport à elle – par rapport à ses insuffisances prétendues – que s'élaborent les théories plus

complexes reposant sur des distinctions entre niveaux ou types de sens/contenu, comme celles de Frege ou Strawson. En outre, le niveau de contenu qu'elle met au premier plan joue effectivement un rôle de premier plan – un rôle de *fondement* – relativement aux autres niveaux de sens que postulent les théories plus complexes.

Les *descriptions définies* (« le F ») ne se comportent pas comme elles devraient selon la théorie « Fido »-Fido : l'absence de référent ne les rend pas dénuées de contenu. (On comprend très bien l'énoncé *le livre qu'a consacré Victor Hugo à la bataille de Waterloo est intéressant*, même si le livre en question n'existe pas.) Russell a répondu à cette objection en distinguant les descriptions définies des véritables termes singuliers, comme *ce livre*. Ces derniers désignent des objets individuels, dont ils imposent l'identification ; on ne comprend donc pas véritablement un énoncé comme *Ce livre est intéressant* si l'on n'identifie pas le livre dont on parle. Mais, affirme Russell, les descriptions ont une autre fonction logique, qui les apparente aux quantificateurs. Si Russell a raison, la théorie « Fido »-Fido n'est pas réfutée par les descriptions définies sans objet, puisque la contribution sémantique d'un quantificateur est non un objet mais (selon la sémantique contemporaine) une propriété d'ordre supérieur.

Strawson a objecté à Russell que même une phrase comme *Ce livre est intéressant* garde sa *signification linguistique* en l'absence de tout objet réel correspondant à *ce livre*. Strawson rejette donc la théorie « Fido »-Fido et distingue deux niveaux de sens : la signification linguistique d'une expression-type, correspondant à sa fonction, et le contenu référentiel véhiculé en contexte. Il n'en reste pas moins que Russell a raison de mettre l'accent sur la relation directe de référence entre une expression comme *ce livre* et une entité de l'environnement, relation qui distingue les termes singuliers authentiques des descriptions. La notion de signification linguistique ou de fonction que Strawson invoque pour écarter la théorie « Fido »-Fido présuppose elle-même cette relation directe de référence qui est au cœur de la théorie en question : en effet pour Strawson, la fonction d'une expression comme *ce livre* est de faire référence à une entité du type « livre » donnée dans l'environnement. Le point de départ, ce doit donc bien être la notion réaliste, relationnelle, de référence, celle que la théorie « Fido »-Fido met à l'honneur.

Cours 3 – La théorie « Fido »-Fido et les représentations sans objet (2)

Dans le cas d'un terme « vide » mais pourvu de sens comme le mot *licorne*, on montre, suivant Frege, qu'il y a bien une entité à laquelle ce terme général renvoie, à savoir la *propriété* d'être une licorne, même si l'on n'y a pas d'objet qui possède cette propriété. Autrement dit, l'*extension* du terme est vide, mais l'expression n'est pas pour autant dénuée de *référence*.

Un second type de contre-exemple apparent à la théorie « Fido »-Fido concerne les énoncés existentiels négatifs véridiques, comme *Vulcain n'existe pas*. Soit il y a un objet auquel le nom propre « Vulcain » fait référence, et l'énoncé (qui dit que cet objet n'existe pas) devrait être faux. Soit il n'y a pas d'objet mais alors l'énoncé devrait être dénué de sens (puisque le sens se réduit à la référence, dans la théorie « Fido »-Fido, et que le terme sujet échoue à faire référence). La réponse de Russell à ce type de contre-exemple peut être reformulée au moyen de la notion de *coercion* issue de la sémantique contemporaine : dans le contexte d'un énoncé existentiel, le nom propre qui (normalement) désigne un objet acquiert la valeur sémantique d'une *description*, de sorte que, dans le cadre théorique de Russell, le contre-exemple disparaît.

Cette théorie des descriptions déguisées s'applique à d'autres contre-exemples putatifs à la théorie « Fido »-Fido, par exemple l'emploi de termes singuliers dénués de référence dans des énoncés attribuant des pensées ou des paroles (*Le Verrier pensait que la découverte de Vulcain le rendrait célèbre*) ; l'analyse que donne Frege de tels énoncés peut elle-même être reformulée en termes de coercion. Bien que ces analyses, tant celle de Russell que celle de Frege, violent le principe d'« innocence sémantique » qu'acceptent beaucoup de philosophes du langage contemporains, on montre que celui-ci doit être rejeté puisque, aussi bien dans les énoncés existentiels que dans les énoncés attribuant des pensées ou des paroles, l'emploi de « non-mots » dépourvus de sens (comme le mot *borogrove* figurant dans le poème *Jabberwocky* de Lewis Carroll) n'empêche pas l'énoncé global d'avoir un sens (*Les borogroves n'existent pas ; Jean croit que dans le jardin poussent des borogroves*). Le mot *borogrove* dans ces énoncés est comme mis entre guillemets (*Les « borogroves » n'existent pas ; Jean croit que dans le jardin poussent des « borogroves »*). Au lieu de dire, suivant Russell, que *borogrove* acquiert par coercion un contenu descriptif métalinguistique (*chose nommée « borogrove »*), on peut faire appel ici à la théorie de la « polyphonie », selon laquelle l'emploi d'un terme est parfois réinterprété comme la simulation de l'emploi de ce terme par quelqu'un d'autre. Cette théorie, appliquée à l'emploi des noms vides dans les énoncés existentiels et dans les énoncés d'attitude propositionnelle, permet aussi de préserver la théorie « Fido »-Fido : la coexistence de plusieurs points de vue au sein d'un même énoncé est une complication dont la théorie « Fido »-Fido fait entièrement abstraction et qui ne saurait donc être retenue contre elle.

Cours 4 – Sens et référence : les cas frégréens

Les contre-exemples putatifs à la théorie « Fido »-Fido considérés jusqu'à présent sont tous des cas où un énoncé garde un sens alors même qu'un de ses constituants présumés échoue à faire référence. Plus embarrassants pour la théorie « Fido »-Fido, les *cas Frégréens* sont des cas où un sujet donne son assentiment à un énoncé donné et le refuse pour un autre alors que les deux énoncés ne se distinguent que par la substitution d'un terme à un autre faisant référence à la même chose. Par exemple : un sujet se voit dans le miroir, sans se rendre compte que c'est lui-même qu'il voit. Le sujet s'aperçoit que le pantalon de l'homme qu'il voit est en train de brûler. Il s'exclame donc : *Il a le pantalon qui brûle !* Le sujet exprime ainsi une certaine croyance au sujet de la personne qu'il voit, mais cette croyance est différente de celle qu'il exprimerait s'il disait, à la première personne, *J'ai le pantalon qui brûle*. De fait, le sujet dans la situation imaginée ne croit pas avoir lui-même le pantalon qui brûle. Si la théorie « Fido »-Fido était vraie, les deux énoncés devraient avoir le même contenu, puisque la seule différence entre eux réside dans le remplacement d'une des deux expressions par l'autre, et que les deux expressions elles-mêmes font référence au même individu (et devraient donc avoir le même contenu suivant la théorie « Fido »-Fido). Puisque, *en fait*, le sujet tient un des énoncés pour vrai et l'autre pour faux, cela implique, si le sujet en question est rationnel, que ces deux énoncés ont pour lui des contenus différents, d'où il résulte que le contenu d'un terme ne se réduit pas à sa référence. D'où la distinction frégréenne du sens et de la référence (le sens correspondant à la façon dont la référence est présentée). Le sujet pense à la personne qu'il voit dans le miroir (lui-même, en fait) sous un *mode de présentation* différent du mode de présentation impliqué lorsqu'il pense à lui-même en première personne.

Selon Frege, le sens, ou mode de présentation, correspond à des propriétés de l'objet dont nous savons qu'il les possède et à travers lesquelles nous faisons référence à l'objet. Le sens détermine la référence dans la mesure où la référence *est* l'objet qui possède effectivement les propriétés à travers lesquelles la référence est visée. Le modèle est ici celui des descriptions définies. On peut faire référence à un même individu sous des descriptions différentes, par exemple comme *le général qui a gagné la bataille d'Austerlitz*, ou *celui qui a perdu à Waterloo*. Toutefois, le mode de présentation associé à un nom propre comme *Napoléon* est plus complexe que cela : le nom propre évoque dans l'esprit des utilisateurs du langage tout un ensemble de connaissances partagées concernant le porteur du nom propre. Plutôt qu'à une description unique, donc, le mode de présentation associé à un nom propre correspond à un *dossier mental* comprenant une multiplicité de descriptions.

Cours 5 – Descriptivisme et anti-descriptivisme

Dans la conception « descriptiviste » inspirée de Frege, le sujet doit, pour arriver à faire référence à un objet, détenir une *description identifiante* de cet objet, ou un ensemble d'informations (un dossier mental) globalement identifiant. Toutefois, il semble qu'on puisse faire référence à des objets quand bien même on ne possède pas de description identifiante permettant de les singulariser. La conception descriptiviste implique aussi que les informations en notre possession doivent être *correctes* pour qu'on puisse faire référence à un objet. Mais ne pourrait-on pas découvrir que ce qu'on croit d'un individu donné auquel on fait référence par un nom propre est très largement erroné ? Ne pourrait-on pas découvrir, par exemple, que Moïse n'a rien fait de ce que lui attribue la Bible ?

Un autre type d'objection concerne les cas où l'on fait référence non pas au moyen de noms propres, mais au moyen de pronoms ou de démonstratifs. Nous avons vu que les modes de présentation sont différents quand le sujet pense *J'ai le pantalon qui brûle* et quand il pense *Il* (ou : *ce type*) *a le pantalon qui brûle*. Or Castañeda, Perry et les théoriciens de « l'indexical essentiel » ont établi que le mode de présentation correspondant à un indexical comme *je* ne peut pas être une description, dans la mesure où pour toute description objective *Le F*, le sujet n'est pas forcé de se rendre compte qu'il est *lui-même* le F.

Dans la conception de remplacement mise en place par les critiques du descriptivisme, ce qui fixe la référence d'un nom propre c'est le fait que ce nom a été transmis au long d'une chaîne historique de communication qui démarre avec l'assignation du nom à l'objet lui-même (le « baptême initial », comme dit Kripke). Le sujet se trouve ainsi relié à l'objet à travers le nom qu'il utilise et la chaîne de communication à laquelle le nom appartient. Dans le cas des indexicaux aussi une relation est en jeu, et c'est elle qui fixe la référence. *Ici* fait référence au lieu où se trouve le sujet, et non au lieu qui satisfait une description objective du lieu en question dans l'esprit du sujet. *Je* fait référence à la personne que le sujet *est* effectivement, et non à la personne qu'il *croit* être. Dans les deux cas, nous pouvons conserver l'idée que le mode de présentation est un « dossier mental », à condition d'abandonner l'idée que la référence d'un dossier mental est l'objet qui possède les propriétés répertoriées dans le dossier. Ces propriétés correspondent à ce que le sujet croit du référent, mais *le sujet peut se tromper*, et par conséquent il est essentiel que ce ne soit pas les propriétés en question qui déterminent la référence. Ce qui détermine la référence, ce sont les relations (dites « épistémiquement gratifiantes »)

que les dossiers exploitent et qui servent de canal informationnel au sens où les informations obtenues par le truchement de ces relations viennent nourrir le dossier.

Cours 6, 7 et 8 (annulés pour cause de Covid-19)

Un dossier mental n'est pas défini comme une *collection* ou un *ensemble* d'informations sur le référent. Un ensemble est individualisé par ses éléments, de sorte que, si on change un des éléments, on change l'ensemble. Mais un dossier peut rester le même dossier même si on supprime ou remplace une des informations dans le dossier. Comme un dossier cartonné contenant des documents, un dossier mental a une individualité propre, une identité numérique indépendante de ce qu'il contient. Un dossier est donc une chose comme une autre, c'est-à-dire, dans la terminologie des philosophes, un *particulier* – un « particulier mental », disent Crimmins et Perry. Ce qui permet d'individualiser un dossier, dans cette perspective, ce ne sont pas les informations qu'il contient, ni le type de dossier qu'il est (fondé sur telle ou telle relation épistémiquement gratifiante), ni sa référence, ni même une combinaison de toutes ces choses. On peut très bien imaginer des situations où le sujet, en proie à une illusion, ouvrirait *deux dossiers distincts du même type, contenant les mêmes éléments et faisant référence au même objet*, parce qu'il *croit* qu'il est en présence de deux objets alors qu'en fait il n'y en a qu'un.

Dans les trois cours qui restaient à donner mais qui ont dû être annulés du fait de la crise sanitaire, cette conception des dossiers comme particuliers mentaux était invoquée pour défendre l'idée que les dossiers mentaux sont, dans les termes de Millikan, des « marqueurs d'identité » (cours 7 – Identité, identification et coréférence), pour réanalyser l'effet cognitif de la découverte d'une identité (par exemple, l'identité de Emile Ajar et de Romain Gary) à la lumière du débat entre les tenants de la fusion de dossiers et les tenants de la liaison (cours 8 – La contrainte de Strawson et les dossiers indexés), et pour revenir au débat entre Frege et Russell en posant la question de savoir si ce qui joue le rôle de mode de présentation est bien un aspect du contenu des représentations (comme le soutient Frege), à savoir le sens distingué de la référence, ou bien si ce sont les représentations mentales elles-mêmes, comme le soutient Fodor (cours 6 – Les dossiers mentaux comme « particuliers »).

Les dossiers mentaux considérés comme particuliers sont des *véhicules*, tout comme le sont, dans le langage, les mots et les phrases, formes pourvues de sens. Ce sont des véhicules qui *ont* un contenu – à la fois au sens où ils ont un référent, et au sens où ils « contiennent » des informations sur le référent – mais qu'il ne faut pas confondre avec le contenu qu'ils véhiculent. Or cette distinction ouvre la possibilité que ce soit ces véhicules, ces mots du « langage de la pensée », et non tel ou tel aspect de leur contenu, qui jouent le rôle de mode de présentation. En effet, si un sujet appréhende le même objet à travers deux représentations distinctes, il peut, même s'il est rationnel, ne pas se rendre compte qu'il s'agit les deux fois du même objet. Si l'on admet qu'un dossier mental est ce qui, dans la pensée du sujet, représente une entité du monde extérieur, alors l'existence de deux dossiers mentaux distincts suggère l'existence de deux entités distinctes, quand bien même ces dossiers ne se distingueraient pas par leur contenu. Le contenu, dans cette perspective qui est celle de Fodor, peut très bien être conforme à la théorie « Fido »-Fido, c'est-à-dire *purement référentiel*, puisque ce qui joue le rôle assigné au mode de présentation est en fait une entité « syntaxique », un véhicule, plutôt qu'un niveau de contenu spécifique. Le cours 6 visait à défendre la position

frégéenne en montrant qu'un aspect du *contenu* des dossiers mentaux est bien conforme à la notion frégéenne de mode de présentation. Un dossier mental est, à travers les relations épistémiquement gratifiantes qu'il a pour fonction d'exploiter, associé à certaines *présuppositions* qui le caractérisent de façon intrinsèque et sont indépendantes de l'environnement. Ces présuppositions associées au dossier sont des éléments de contenu accessibles au sujet de façon transparente (contrairement à la référence qui, parce qu'elle dépend de l'environnement extérieur, est opaque pour le sujet) et elles jouent un rôle crucial dans l'explication du comportement et dans les généralisations psychologiques. Elles relèvent de ce que les philosophes de l'esprit appellent le « contenu étroit » des pensées.

COLLOQUE – *THE FORCE/CONTENT DISTINCTION*

Ce colloque international, qui devait se tenir au Collège de France en juin 2020, a dû être reporté à l'année suivante du fait de la crise sanitaire. Les participants prévus étaient : Stephen Barker (Nottingham), Silver Bronzo (Moscou), Kathrin Glüer (Stockholm), Mitchell Green (Connecticut), Peter Hanks (Minnesota), Eric Mandelbaum (New York), Peter Pagin (Stockholm), François Recanati (Paris), Indrek Reiland (Édimbourg), Maria van der Schaar (Leyde), et Michael Schmitz (Vienne).

RECHERCHE

J'anime une équipe (*Esprit et Langage*) au sein d'une unité mixte de recherche du CNRS que j'ai dirigée de 2010 à 2018 : l'institut Jean-Nicod (UMR 8129). L'institut Jean-Nicod est hébergé à l'École normale supérieure (Ulm) et a pour seconde tutelle universitaire l'École des hautes études en sciences sociales, où j'ai été directeur d'études de 2008 à 2018. L'équipe « Esprit et Langage » comprenait, en 2019-2020, sept doctorants et deux postdoctorants. Les principaux thèmes de recherche sont :

- actes de parole ;
- théorie de la référence ;
- indexicalité linguistique et mentale ;
- citation, discours rapporté, attribution d'attitudes propositionnelles ;
- concepts, dossiers mentaux, et pensée singulière ;
- polysémie, sémantique lexicale ;
- sémantique et pragmatique : problèmes de frontière ;
- simulation, fiction et fictionalisme ;
- ontologie sociale ;
- la prédication et l'unité de la proposition ;
- mode et contenu ;
- sémantique des situations ;
- le soi et l'immunité aux erreurs d'identification ;
- communication et dynamique cognitive ;
- langage et pensée.

Au Collège de France, la chaire Philosophie du langage et de l'esprit appartient à l'Institut de philosophie, dont fait également partie la chaire Métaphysique et philosophie de la connaissance (Pr Tiercelin). Dans le cadre de l'Institut de philosophie, j'ai mis sur pied, avec le soutien de la fondation du Collège de France,

un groupe de recherche interinstitutionnel impliquant, outre la chaire, l'institut Jean-Nicod (équipe « Esprit et Langage »), le Centre atlantique de philosophie (CAPHI, universités de Nantes et de Rennes), et la chaire de Philosophie du langage et de l'esprit de Sorbonne Université (Pr Rauzy). Le groupe organise des activités de recherche (séminaires, journées d'étude, ateliers) sur le site Marcelin-Berthelot ou à la fondation Hugot. En 2019-2020, un séminaire de lecture bimensuel a pu se tenir jusqu'à la mi-mars, après quoi les activités ont été suspendues pour cause de confinement. Ont pu notamment être examinés dans le séminaire les travaux de David Liebesman, Poong Shil Lee, Michael Glanzberg, Bart Geurts, Daniel Morgan et Lea Salje, Dilip Ninan, C.J.F. Williams, Rachel Goodman et Aidan Gray, Daniel Casanto et Gary Lupyan, et Tyler Burge. Un atelier de recherche autour de l'œuvre du Pr S. Yablo, coorganisé avec le Pr Rauzy, a dû être reporté à 2021, tout comme le colloque de chaire sur la distinction force/contenu. Une doctorante de l'équipe « Esprit et Langage », Maryam Ebrahimi-Dinani, a rejoint le Collège de France en septembre 2020, au titre d'ATER rattachée à la chaire, et prendra le relais de Matheus Valente Leite, chercheur associé à la chaire en 2019-2020, comme coordinatrice du groupe.

Mes travaux pendant l'année académique 2019-2020 ont porté principalement sur les thèmes suivants : la polysémie linguistique dans ses rapports avec le contextualisme ; le rôle du langage dans la pensée ; l'idée de fragmentation cognitive et le débat interne à la théorie des dossiers mentaux entre les partisans de la « fusion » et les partisans de la « liaison » ; les bases cognitives de la fiction et l'analyse des énoncés dits « parafictionnels » ; la distinction force/contenu et la notion d'« annulation de la force » proposée par Peter Hanks ; la théorie de la simulation mentale et son extension à de nouveaux domaines.

PUBLICATIONS

LIVRES

RECANATI F., *Langage, discours, pensée*, Paris, Collège de France, coll. « Leçons inaugurales », n° 292, 2020, <https://doi.org/10.4000/books.cdf.10057>.

ARTICLES DE REVUE

RECANATI F., « Force cancellation », *Synthese*, vol. 196, n° 4, 2019, p. 1403-1424.

RECANATI F., « Réflexion et réflexivité », *Journal of Ancient Philosophy*, vol. 1 suppl. (J. GIOVACCHINI et J. LEMAIRE (dir.), *Les Amis et les disciples. Mélanges offerts à Francis Wolff*), 2019, p. 296-303, <https://doi.org/10.11606/issn.1981-9471.v1iSupplementp296-303>.

RECANATI F., « Transparent coreference », *Topoi*, vol. 40, 2019, p. 107-115, <https://doi.org/10.1007/s11245-019-09674-1>.

CHAPITRES DE LIVRE

RECANATI F., « Meaning and ostension: From Putnam's semantics to contextualism », in E. MARCHESAN et D. ZAPERO (dir.), *Context, Truth and Objectivity: Essays on Radical Contextualism*, Londres, Routledge, coll. « Routledge Studies in Contemporary Philosophy », 2019, p. 88-99.

RECANATI F., « Natural meaning and the foundations of human communication: A comparison between Marty and Grice », in G. BACIGALUPO et H. LEBLANC (dir.), *Anton Marty and Contemporary Philosophy*, Londres, Palgrave Macmillan, coll. « History of Analytic Philosophy », 2019, p. 13-31.

RECANATI F., « Modes of presentation in attitude reports », in A. SULLIVAN (dir.), *Sensations, Thoughts, Language: Essays in Honor of Brian Loar*, Londres, Routledge, coll. « Routledge Festschrifts in Philosophy », 2019, p. 54-77.

RECANATI F., « Why polysemy supports radical contextualism », in G. BELLA et P. BOUQUET (dir.), *Context 2019*, Berlin, Springer, 2019, pp. 1-7.

RECANATI F., « Coreference de *jure* », in R. GOODMAN, J. GENONE et N. KROLL (dir.), *Singular Thought and Mental Files*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2020, p. 161-186, <https://doi.org/10.1093/oso/9780198746881.001.0001>.

RECANATI F., « Penser avec le langage », in J.-N. ROBERT (dir.), *Langue et science, langage et pensée*, colloque annuel 2018, Paris, Odile Jacob/Collège de France, coll. « Colloque de rentrée du Collège de France », 2020, p. 147-164.

